

universel dans le traitement de préoccupations communes qui sont au cœur de ce travail monumental de De Grève. Le livre compte, outre l'introduction et la conclusion, quinze chapitres séparés en plusieurs sections qui examinent l'évolution complexe des réceptions de cette œuvre phare de la littérature russe.

Les multiples liens qui sont créés entre l'histoire culturelle et politique française, celle russe, et la réception d'ouvrages tels *Tarass Boulba*, *Le Révizor*, les *Nouvelles de Pétersbourg* et *Les Âmes mortes* nécessitent un recul qu'investit stratégiquement l'auteure. En effet, la perspective chronologique plus que comparative (entre les cultures française et russe) de l'organisation au sein des chapitres qu'a choisi d'adopter De Grève permet d'insister sur l'importance de la distance temporelle dans la genèse du travail. De fait, les premiers chapitres retracent les apparitions progressives de Gogol dans la critique française, où son traitement oscille entre deux critères d'appréciation : originalité et imitation (voir les chapitres « Les premiers propagateurs et propagandistes de Gogol en France » et « Gogol, pâle imitateur de l'Occident ? »), ainsi que les premières traductions de son œuvre. Il est qualifié un peu plus tard, c'est-à-dire entre 1854 et 1885, d'auteur réaliste et de fidèle représentant de l'« esprit russe » par les critiques lettrés français et russes (du chapitre « La diffusion et le succès de Gogol de 1854 à 1885 » à « *Le Roman russe* de Vogüé à l'origine d'un renouvellement du succès et de l'interprétation de Gogol »), mais cette tentative de catégorisation est remise en cause dès le début du XX^e siècle : l'importante variabilité des interprétations y devient un reflet des bouleversements socio-politiques européens (chapitre « Traditions, et premières remises en question de l'image de Gogol réaliste » et suivants, dont « Gogol entre les deux Guerres : Diffusion, succès, instrumentalisation »). Enfin, la vision éclectique de l'œuvre gogolienne permet à De Grève, à l'instar des critiques et traducteurs de la fin du XX^e siècle, de qualifier cette dernière d'œuvre « ouverte », et pousse l'auteure à poser en toute fin d'ouvrage la question suivante : « Entre les Gogol, faut-il choisir ? » (570).

Cette étude, par la finesse de ses analyses ainsi que par la diversité des canaux réceptifs examinés (critiques de textes en prose et de théâtre ; multiples traductions – à noter que plusieurs extraits sont transcrits dans leur langue originale, ce qui laisse paraître les écarts souvent occasionnés par les traductions du russe vers le français et, du même coup, les défis auxquels ont dû être confrontés les traducteurs et traductrices –), s'adresse sans aucun doute à un public érudit et avide d'élargir ses connaissances par rapport à la production littéraire de Gogol, tout en s'extirpant des seules limites imposées par les textes. Les étendues spatiale et temporelle couvertes permettent en outre de comprendre les subtilités et les enjeux qui ont nécessairement émané de cette écriture aux maintes vérités, pour reprendre l'idée ultime de De Grève, en plus de (re)plonger au cœur du corpus de l'auteur russe. C'est d'ailleurs en acceptant finalement son « caractère foncièrement ambigu » (571) que l'auteure conclut son étude de la réception, de 1838 à 2009, de l'œuvre de Nicolas Gogol.

Sarah-Jeanne Beauchamp Houde

Université de Montréal

Études françaises, vol. 55 n° 1. Irvine, Margot and Karin Schwerdtner (dir.). « Entre public et privé: lettres d'écrivains depuis le XIX^e siècle ». 319 p.

La revue *Études françaises* consacre son premier numéro de l'année 2019 aux échanges épistolaires d'écrivains de la fin du XIX^e siècle jusqu'à nos jours. Les analyses s'attachent à mettre en exergue la façon dont l'épistolier/ère trouve un lieu dans la missive pour « renégocier son identité et ses relations » (15) tant au niveau professionnel que privé.

Clive Thompson analyse quelques échantillons de la correspondance inédite de Georges Herelle (1848-1935), professeur de philosophie dans laquelle lui et ses amis

homosexuels narrent tout autant leur vie quotidienne que leurs aventures amoureuses. Puisque ces relations intimes étaient interdites dans la société de l'époque, les correspondants disposaient de peu de référents. Leur écriture se caractérise ainsi par l'« emploi de circonlocutions, d'euphémismes, de sous-entendus, de métaphores et par des allusions à plusieurs traditions littéraires – surtout celle de l'Antiquité sur l'amour grec » (30). Pour Thomson, il s'agit ici d'un discours de la résistance loin des mouvements de revendications identitaires du XX^e siècle. Margot Irvine se penche sur les lettres échangées entre Louise Cruppi (1862-1925), écrivaine oubliée de l'entre-deux-guerres et l'écrivain Romain Rolland (1866-1944), prix Nobel de littérature en 1915. Cette correspondance représente une amitié indéfectible mais sa motivation s'avère différente pour chaque correspondant. Rolland souhaite corriger son image publique, alors que Cruppi, à une époque où la femme était privée de ses droits citoyens, trouve un moyen d'accéder à un monde intellectuel enrichissant par rapport à sa vie de mère et de femme de ministre. Rolland, en la traitant d'égal à égal, la valorise et lui sert de guide spirituel. De manière claire et approfondie, Geneviève de Viveiros examine la façon dont Zola se présente à travers sa correspondance. L'image de soi varie en fonction des destinataires auxquels il s'adresse et en fonction des stades de sa carrière. Lors de sa bataille pour réhabiliter le capitaine Dreyfus dans ses fonctions, il se situera en meneur des dreyfusards jusqu'à prendre la position de « martyr héroïque » (66). Tara Collington s'intéresse à l'ouvrage, *De la vie dans son art, de l'art dans sa vie*, composé de missives que se sont adressées l'actrice et écrivaine Anny Duperey et l'artiste Nina Vidrovitch. Bien qu'il s'agisse d'un recueil de lettres où un travail important d'édition fut effectué par les deux épistolières ce qui aurait pu en modifier la signification, Collington parvient à révéler son intérêt : celui de deux femmes d'âge mûr soucieuses de leur évolution physique et de leur création artistique : « elles interrogent l'image publique qu'elles sont censées projeter et se demandent comment la concilier avec leur identité privée » (68). Karin Schwerdtner s'intéresse à *Lettres d'été* de Pascale Roze qui s'adresse par le biais d'une missive à l'écrivain Léon Tolstoï décédé depuis plus d'un siècle afin de lui narrer son expérience d'avoir frôlé la mort. Selon Schwerdtner, écrire à Tolstoï permet à Roze de prendre conscience de leurs similarités comme de leurs différences d'attitude par rapport à la mort, à la vie et ainsi d'affirmer sa position personnelle. Écrire à un destinataire imaginaire qu'elle admire l'autorise à approfondir sa réflexion « nécessaire à l'élévation de sa pensée » (94). Michèle Bacholle se penche sur l'écriture de Linda Lê fortement imprégnée d'épistolarité. Les lettres sont très fréquentes dans ses œuvres de fiction, adressées à un destinataire intime fictif (l'enfant qu'elle n'aura pas), réel (son père) ou à des écrivains qu'elle considère comme « des pères spirituels - ou littéraires » (106). Pour Bacholle, « en rendant hommage à ces grands écrivains et en se diffractant en eux, Lê s'inscrit dans leur lignée » (120). Cette section s'achève avec un entretien entre Schwerdtner et Michèle Lesbre, auteure du *Canapé rouge* (finaliste du Prix Goncourt 2007). L'écrivaine recrée fréquemment un espace épistolaire dans ses ouvrages en s'adressant par exemple à un ancien résistant (*Victor Dodjila*, 2001), à la « 'Robin des bois' bretonne » qui sévit au 18^e siècle (*Chère Brigande. Lettre à Marion du Faouët*, 2017), ou en insérant de vraies lettres dans son roman *Rendez-vous à Parme* (2019). Au cours de l'entretien, Lesbre dévoile néanmoins privilégier dorénavant une forme d'écriture plus personnelle, « susceptible de laisser deviner, voire de faire entendre ses préoccupations à la fois intimes et sociales » (124).

La section « Exercices de lecture » de ce numéro consacre son premier article au phénomène « d'appropriation littéraire d'un récit sociétal » (138), c'est-à-dire de l'apparition dans la littérature française récente de deux thèmes anxigènes qui préoccupent les Français de la classe moyenne : la menace terroriste et l'augmentation de la population musulmane en France. Pour se faire Alex Gagnon examine l'intrigue et la narration de cinq romans français récents : *Métamorphoses* (F. Vallejo, 2012), *Le Français*

(J. Suaudeau, 2015), *Soumission* (M. Houellebecq, 2015), *2084* (B. Sansal, 2015) et *Ahlam* (M. Trividic, 2016). Le second article de cette section propose une réflexion de la médiéviste Mireille Séguy sur la raison du remaniement en 1530 du *Conte du graal* et de ses *Continuations* par Jean Longis, Jean Saint-Denis et Galliot du Pré. Par le biais d'une analyse érudite, Séguy souligne l'intérêt marqué à la Renaissance pour ce genre d'« altérité médiévale » mais souligne le manque de compréhension de cette forme mythique. Séguy rend hommage aux écrivains Pascal Quignard et Yves Bonnefoy qui au XX^e siècle retrouveront et remettront au goût du jour « la force de cette fable d'origine » (183).

Ces analyses, consacrées à des correspondances fort diverses quant à leur époque et aux motivations des auteurs, révèlent la façon dont les images privé et publique des épistoliers/ères s'y expriment, et viennent ainsi enrichir indéniablement les études épistolaires actuelles.

Béatrice Vernier

Lakehead University

Césaire, Aimé. *Journal of a Homecoming/Cahier d'un retour au pays natal*. Translated by N. Gregson Davis. Introduction, Commentary and Notes by F. Abiola Irele. A bilingual edition. Durham and London: Duke University Press, 2017. 304 p.

Comme forme d'expression culturelle, la littérature, à l'instar de bien d'autres arts comme le cinéma ou la musique, a besoin de médiateurs pour franchir toutes sortes de frontières, notamment linguistiques, afin de revêtir pleinement sa dimension universelle. C'est ce rôle de passeurs culturels qu'assument avec bonheur F. Abiola Irele (de regrettée mémoire) et N. Gregson Davis face au *Cahier d'un retour au pays natal*, texte majeur, voire fondateur, d'Aimé Césaire, érigé au rang de classique des littératures d'expression française, dont ils proposent ici une nouvelle édition critique. Professionnels de la littérature au titre d'universitaires, Abiola Irele et Gregson Davis ont mis leur expertise, l'un comme éditeur et l'autre comme traducteur, au service d'une œuvre originellement conçue pour un public francophone afin de la mettre à la disposition du public anglophone.

On pourrait s'interroger sur la pertinence d'une énième édition du célèbre texte poétique de l'écrivain martiniquais étant donné sa notoriété et l'existence de nombreuses rééditions et traductions. L'opération n'était donc pas dénuée de risque, dont celui de verser dans la redite, quitte à ne voir dans cette nouvelle édition que la volonté d'exploiter le filon commercial que peut offrir la réédition d'une œuvre littéraire à succès. Mais que le lecteur se rassure : il n'en est point question ici car les deux éminents universitaires ont su relever le défi qui se présentait à eux en effectuant un remarquable travail de déplacement à la base d'un transfert culturel, certes par le biais de la classique opération de traduction, mais aussi et surtout par celui d'une exégèse pointue à travers préfaces, introduction, notes et autres commentaires critiques qui viennent éclairer la (re)lecture du fameux texte poétique de Césaire.

En effet, l'œuvre proprement dite est précédée de deux préfaces – celle de l'éditeur et celle du traducteur – d'une introduction, et elle est suivie de commentaires et notes critiques pour se clore par une bibliographie rigoureusement sélectionnée et, surtout, commentée.

Dans sa préface, l'éditeur décrit la trajectoire de la présente édition, laquelle s'est abreuvée à la source de deux rééditions précédentes, la première en 1994 au Nigeria et la seconde, revue, annotée et augmentée, publiée en 2000 chez Ohio State University Press. On apprend ainsi que le texte français, objet d'une nouvelle traduction par N. Gregson Davis, est celui de la réédition de 1956 chez Présence Africaine. Enfin, l'éditeur ne manque pas de souligner l'un des signes distinctifs de la présente édition, à savoir l'abondante